[illegible] a ... [illegible] : valets et marmitons [illegible] de ... et brochets, d'où elles [illegible] à la main, ils tombent sur des pi[ill]ards. La lutte s'engage. Les assiettes et les verres vol[ent] d'un bout à l'autre de la salle à manger ; les Autrichiens sont arrosés de potage, bombardés de poulets rôtis, criblés de petits pois, coiffés de marmites... Bref, à ce tapage infernal, au tocsin sonné par les fenêtres des chambres, les officiers arrivent et la lutte cesse. Le pauvre hôtelier avait reconquis la moitié de son argenterie. »

— On lit dans l'*Evening Star* du 2 juin :

Ces jours derniers, le port de Cardiff s'est trouvé dans un certain état de malaise, par suite de la surexcitation qui s'est produite entre les marins autrichiens et les marins français. Un très-grand nombre de navires autrichiens prennent refuge de ce port, et l'on a toujours vu exister une inimitié bien déclarée de leur part contre les hommes des équipages français.

Vendredi dernier, un nombre considérable d'hommes des deux nations se présenta armé de couteaux et de revolvers. Un combat semblait inévitable, lorsque la police intervint et réussit à disperser les combattants. Samedi dernier, comme un navire français sortait du port, quelques Autrichiens se mirent à jeter des pierres sur le pont, et l'on en vint encore à craindre un combat.

L'animosité entre les hommes des deux nations est extrême, et les autorités locales ont cru qu'il était prudent de tenir la milice sous les armes, dans l'éventualité d'une rixe quelconque. Les Autrichiens ne peuvent s'embarquer que sur des bâtiments neutres, et tout naturellement cette restriction est loin de les rassurer.

— Le soir de Marengo, le premier consul avait une faim de vainqueur. Vite un poulet pour le héros! s'il est gras, tant mieux ; s'il est tendre, mieux encore.

La volaille espérée se trouva, et presque irréprochable ; mais il fallait du beurre, et l'on ne put malheureusement, malgré mille recherches dans tout le pays, s'en procurer gros comme une noisette.

L'huile en revanche ne manquait pas; le cuisinier consulaire en remplit le fond de la casserole, plaça son poulet sur cette couche onctueuse, le releva d'une pointe d'ail écrasée, le saupoudra d'une légère pincée de mignonnette, l'arrosa d'un peu de vin blanc, le meilleur du pays, l'entoura de croûtes de champignons et de morilles en guise de truffes, et servit chaud.

C'était dans cette journée de victoire une conquête de plus. Le héros y applaudit de tout son appétit, et depuis lors le poulet *à la Marengo* a toujours figuré sur les tables les mieux servies.

— Le *Journal du Cher*, a[illegible] ... co[mp]te les exercices de l'artillerie ... raconte le fait suivant qui s'est passé ... chaque fois ... exercice du tir. Ce ... r[para]ître peut-être invraisemblable, ajoute ... nal que nous citons, mais il est cependant ... plus rigoureuse exactitude ; de nombreux té[moins] pourraient, au besoin, en affirmer l'authenticité.

Ceux qui ont assisté aux exercices dont nous parlons ont pu voir, tout près de la butte sur laquelle on tire, un chien blanc, épagneul anglais, courir après les boulets. Cet animal appartenait, il y a trois ans, à un officier du 17e régiment d'artillerie. La première fois qu'il fut conduit au polygone, il suivit, à l'odeur de la poudre, la direction du boulet ; arrivé à la butte, il essaya de déterrer le projectile ; mais à ce moment, une détonation se fait entendre ; il dresse l'oreille, et aperçoit tout à coup un boulet qui, par ricochet, s'écarte considérablement du but ; il court après, le saisit, puis revient et continue à fouiller la terre.

Depuis trois ans, ce chien n'a pas manqué un seul exercice ; des milliers de boulets sont tombés près de lui ; la butte sur laquelle il se tient est criblée de projectiles, et, chose incroyable, jamais l'animal n'a été atteint. Depuis qu'il a abandonné son maître, il ne quitte plus le polygone ; il y est nourri par les hommes de garde.

De la fabrication des vinaigres.

Fontaine à vinaigre pour restaurants et ménages.

INVENTION DE M. B. J. JEAN.

La fabrication du vinaigre, aussi vieille que la découverte de la vigne, remonte, s'il faut en croire l'Ecriture sainte et, d'après elle, la plupart des historiens, à Noé : *Cœpit que Noe vir agricola terram et plantavit vineum.* La culture de la vigne, transportée de l'Asie à l'Archipel, en Grèce, en Sicile, en Italie, sur les côtes de la Provence, précéda de quelques jours la fabrication du vinaigre, dont la nature fit elle-même tous les frais. Un vase contenant du vin, mal bouché ou à moitié rempli, offrit une liqueur nouvelle dont aussitôt on reconnut l'utilité dans l'économie domestique. Toute simple et toute naturelle d'abord, cette fabrication devint bientôt un art particulier, classé plus tard parmi les arts chimiques, et dont ne dédaignèrent pas de s'occuper d'illustres savants : Stahl, Bescher, Venel, Boerhaave, Speelmann, Hombert, Montet, Lepechin, Macquer, Simon, Rouelle, Geoffroy, Beaumé, Demachy, Defontenelle, etc., etc. Aux procédés de Glauber, « *acidum aceto vini sim limum* » succédèrent une infinité de recettes empiriques, de secrets, de méthodes diverses : méthode orléanaise, méthode flamande, méthode espagnole, méthode du Nord, méthode parisienne, méthode française et méthode anglaise, au vinaigre primitif de vin succédèrent les vinaigres sans vin : vinaigres d'eau-de-vie, — d'amidon, — de sucre, — de miel, — de sirops divers, — de mélasse, — de bière, — de cidre, — de poire, — de chiffons, — de bois. — Le piment, le poivre blanc, le long, le cubèbe, la racine de pyrèthre, le gingembre, toutes les substances irritantes et nuisibles qui peuvent donner du goût ou de la force aux vinaigres furent utilisées par les fabricants et le sont encore aujourd'hui, malgré les sévérités de la loi; « malgré tout le zèle des commissions et des inspecteurs, dit M. Basset, dans son *Traité de la fermentation*, nombre de fraudes se pratiquent encore dans ces matières, la surveillance est insuffisante pour arrêter la cupidité par la crainte de la répression. — La honte même du châtiment n'agit pas toujours sur l'esprit de ces êtres avides qui mettent l'argent au-dessus de la probité, et le public lui-même semble autoriser la manière honteuse dont on le trompe par sa coupable indifférence.

» Dans la falsification des vinaigres, lorsque le fraudeur se borne à l'emploi de moyens qui ne sont pas des empoisonnements directs, bien qu'ils soient nuisibles, on comprend encore la possibilité de l'excuse ; mais il n'en est pas de même lorsque les acides minéraux sont employés pour forcer la saveur, au risque de donner la mort, ou tout au moins de causer des accidents graves.

» Les acides sulfurique et chlorhydrique sont à un tel bon marché que la rapacité y trouve son compte. »

Ainsi, ce qu'on nous vend pour du vinaigre n'est fort souvent que de l'huile de vitriol. S'il est aisé aux hommes de l'art de reconnaître la fraude, il n'en est pas de même pour le public obligé de consommer, tel quel, le vinaigre qu'on lui vend.

Heureusement, nous vivons en un siècle où l'esprit d'invention s'ingénie sans cesse à la satisfaction de tous nos besoins. Ce que la loi n'a pu faire contre la fraude et la rapacité de certains brocanteurs industriels, l'invention de B. J. Jean le réalise. Désormais, si nous consommons dans nos ménages des acides minéraux sous l'étiquette du vinaigre, ne nous en prenons qu'à nous-mêmes.

Au contraire, des vinaigriers qui, depuis le père Adam, avaient procédé du simple au composé, un Français résidant à Saint-Ghislain, M. B. J. Jean, a procédé du composé au simple ; il a imaginé de faire le vinaigre à la façon des patriarches. Son idée est des plus simples. Elle se matérialise en une petite fontaine de grès, de marbre ou d'argent, suivant notre fortune ou nos goûts, et dans laquelle il suffit de jeter bière, vin, eau sucrée, eau-de-vie, genièvre, ou toutes espèces de liquides à boire pour soutirer de la petite fontaine du vinaigre toutes les fois qu'on en a besoin.

Dès lors, on comprend que la qualité ou la force du vinaigre que nous consommerons dépendra de nous-mêmes ; nous aurons du vinaigre de bière, d'eau-de-vie ou de vin, suivant notre goût; mais personne assurément ne s'avisera d'alimenter sa fontaine d'un acide sulfurique ou de tout autre acide minéral. Toutes les boissons alcooliques ou sucrées pouvant se convertir en vinaigre, il ne tiendra qu'à nous de jeter dans notre fontaine le liquide qui reste dans nos verres après le repas. JOB.

Pour tous les articles non signés, J. Reboux.

Direction Générale des Postes.

AVIS AU PUBLIC.

Depuis le 1er juin 1859, la taxe de toute lettre *non affranchie*, destinée et distribuable dans la circonscription d'un bureau de poste, est figurée au moyen d'étiquettes dont le spécimen est ci-joint, et qui seront appliquées sur la suscription de la lettre en nombre suffisant pour indiquer, selon le poids, la taxe à percevoir conformément aux tarifs ci-après.

Le destinataire d'une lettre de cette catégorie qui lui serait présentée non revêtue du nouveau signe de taxe, doit en refuser le paiement, et signaler le fait à l'inspecteur des postes du département ou au directeur général de l'administration des postes.

10 CENTIMES à percevoir.

Le conseiller d'Etat, directeur général des postes,
STROUM.

TARIFS.

Lettres de la commune siége du bureau pour la même commune, et de bureau principal pour bureau annexe, et réciproquement.

Au dessous de 15 grammes. . . 10 c.
De 15 à 30 grammes exclusivement 20
De 30 en 30 grammes. . . . . 10 c. en sus

Lettres de la commune siége du bureau pour son arrondissement rural, pour les distributions de la circonscription, et réciproquement.

Au-dessous de 7 grammes 1/2. . 10 c.
De 7 gr. 1/2 à 15 gr. inclusivement. 20
De 15 à 30 grammes inclusivement. 30
De 30 en 30 grammes. . . . . 10 c. en sus.

KARMESSES.

Dimanche 19 juin.

Anstaing, Bondues, Chapelle-d'Armentières, Ennetières-en-Weppes, Esquermes, Fretin, Halluin, Hem, Lambersart, Seclin, Wambrechies, Wasquehal et Wattrelos.

Les coffres-forts Gruson ont acquis une vogue justement méritée par les soins apportés à leur confection et surtout par la remarquable perfection d'un travail qui offre toute garantie. Aussi toutes les maisons importantes font achat d'un *coffre-fort* du *système Gruson*.
Rue Sainte-Catherine, 75, à Lille.

Excellentes montres d'or, vendues à garantie pendant 4 ans, provenant d'une des premières maisons d'horlogerie en France et qui, ayant sa fabrique particulière, peut offrir de très bons avantages à ses clients. — Afin qu'ils puissent s'assurer par eux-mêmes de la qualité des montres, ils ne paieront, en la recevant, que le tiers ou même le quart comptant. — Pour faire son choix, s'adresser à M. DEHOORNE, 33, rue du Chemin-Vert, à Roubaix. (1525-5020

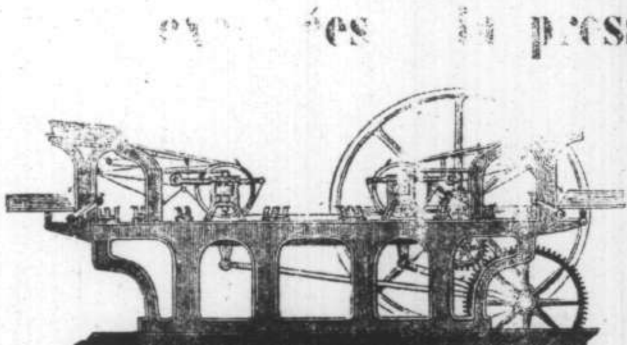
Nous lisons dans les journaux russes et allemands et dans une partie de la presse française que, depuis longtemps, on se préoccupait des moyens de conserver la chevelure.

Les expériences faites sous les yeux de savants réunis ont prouvé que le seul cosmétique qui offrit les garanties de réussite était *l'Eau tonique de Chalmin*.

Aussi cette commission s'est-elle empressée de féliciter l'auteur d'avoir établi cette composition à des prix qui la mettent à la portée de toutes les classes de la société.

« Désormais, ont dit les hommes de science, cette production régénératrice du bulbe capillaire est le seul moyen efficace que nous puissions recommander aux générations envieuses d'une belle chevelure. »

IMPRESSIONS EN TOUS GENRES
exécutées à la presse mécanique.



J. REBOUX
IMPRIMEUR & LITHOGRAPHE
20, RUE NEUVE
ROUBAIX.

— Et moi je laisse la porte ouverte et la clef dessus. Au nom du ciel, monsieur, partez! Entendez-vous... le gardien porte déjà la main à la serrure... Eh bien... voulez-vous me faire fusiller? »

Il n'y avait plus à balancer, Litholf s'empressa de descendre et disparut dans les ténèbres.

Le soldat ferma doucement la porte de la prison, et à peine avait-il replacé la clef dans la serrure de la pièce voisine que le gardien en sortit.

« Est-on tranquille partout? demanda-t-il.

— Parfaitement.

— Le camarade de là-dedans n'a pas fait de tapage? Il était en colère tout-à-l'heure. Peut-être ferait-on bien de voir encore ce qui se passe chez lui.

— Soyez sans inquiétude; j'aurai l'œil sur lui. Fiez-vous à moi.

— Bonsoir!

— Bonne nuit! »

Litholf s'empressa de se rendre à l'endroit désigné par Daniel, sur le Riddarhustorget.

« Vous êtes en retard, lui dit Daniel, qui l'attendait avec une certaine impatience. Suivez-moi. »

Après avoir cheminé assez longtemps, ils entrèrent dans une maison élégamment meublée ; quand ils eurent traversé quelques pièces, Daniel ouvrit la porte d'une autre.

Litholf n'y vit qu'une femme en longue robe blanche, à genoux dans un enfoncement de la muraille, caché par un rideau de soie entre ouvert.

Sur un petit piédestal reposait un sablier dont le contenu avait cessé de couler, ce qui indiquait sans doute que sa prière lui avait fait oublier la fuite du temps.

Litholf aperçut, par l'ouverture du rideau, une partie seulement d'un portrait ; une joue fraîche, un œil bleu rayonnant d'amour et d'intelligence, et une seule boucle brune ombrageant un front large et beau.

Mais, au même moment, son regard tomba sur une pendule dont l'aiguille marquait près de onze heures, et il se souvint avec effroi de son engagement si grave envers la sentinelle.

« Silence! dit Daniel, qui remarqua son impatience.

— Il faut que je me retire; la vie d'un homme en dépend.

— Que voulez-vous dire?

— Peu importe. Il faut que je m'en aille.

— Encore un instant, la voilà qui revient à elle. »

Leur chuchotement était arrivé jusqu'à l'oreille de la dame et l'avait rappelée à elle-même, sans qu'elle ne doutât cependant qu'elle n'était plus seule.

« C'est affreux! Combien de temps me faudra-t-il encore aimer et haïr, maudire et bénir tout à la fois? dit-elle en relevant la tête. Providence toute-puissante, miséricorde! »

Daniel s'approcha d'elle.

« Anna, murmura-t-il, toujours les mêmes souffrances, le même désespoir! Me voici, Anna! »

Elle le regarda avec surprise.

Son visage avait plus que de la pâleur : il était blanc comme sa robe. Elle n'était plus jeune ; mais il était facile de voir qu'elle avait été belle. Ses yeux passionnés et d'un éclat extraordinaire faisaient oublier l'espèce d'effroi qu'inspirait son visage cadavéreux. Son regard changeait d'expression selon les sentiments qu'elle éprouvait.

Après avoir considéré Daniel, elle parut revenir à elle.

« Où est-il? demanda-t-elle, en se levant et en écartant les boucles de ses cheveux noirs. Il est ici, n'est-ce pas?

— Anna! Quelle impétuosité! Rappelle-toi ce que tu m'as promis.

— Tu as raison, répondit-elle, et elle appuya fortement la main sur son cœur, comme pour en calmer les battements. Pardonne-moi, mais tu ne comprends point quel feu brûle ici. Dis-moi où il est?

— Le voici. »

Et Daniel montrait Litholf, resté sur le seuil.

Le regard enflammé d'Anna se fixa sur Litholf.

« Tu es certain que c'est lui?

— Parfaitement. »

Elle prit une lumière et s'approcha du jeune homme pour le contempler.

Malgré la surprise que cette scène lui causait, Litholf ne put se soustraire à cet examen et resta impassible.

« Ce doit être lui, s'écria-t-elle, après l'avoir considéré un instant. Ce front, cette bouche... Tu as raison, c'est lui. Et ces yeux, ils ont une couleur différente, mais le même éclat.

— Tu es malade, Anna; tu trembles.

— Et ces joues, continua-t-elle, sans écouter Daniel, ces joues...

— Prends un instant de repos; viens t'asseoir sur le sopha.

— Et ce...

— Viens!

— Mon Dieu, c'est donc bien lui! »

Elle laissa tomber sa lumière et joignit les mains avec gratitude. Daniel, qui observait d'un œil attentif sa violente agitation, voulut la conduire au sopha.

« Laisse-moi, dit-elle. Je ne suis pas malade, je ne suis qu'émue. Tranquillise-toi, me voilà redevenue calme.

— Il faut que Litholf s'éloigne; son service l'appelle. »

A ces mots, le traban tressaillit. Un coup d'œil sur la pendule l'avertit qu'il n'avait plus un moment à perdre.

« Il faut que je m'éloigne, dit-il.

— Si le service vous réclame, partez, répondit Anna. Mais, afin que notre première entrevue ne vous semble pas un rêve, acceptez ce souvenir. »

Elle détacha de son cou une chaîne à laquelle était suspendu un portrait enchâssé dans de l'or et des pierres précieuses, et la passa à celui de Litholf.

« Et maintenant, allez! » ajouta-t-elle.

Daniel appela un domestique.

« Reste auprès de la princesse; elle pourrait avoir besoin de toi. »

Litholf entendit cet ordre et jeta un dernier regard en arrière.

« Que signifie tout cela? pensa-t-il; une princesse... je n'y comprends rien. »

—

Parvenu dans la cour extérieure du palais, Litholf entendit sonner onze heures, une sueur froide mouilla son front : il croyait déjà voir le brave soldat arrêté, jugé, fusillé ; il se glissa sans bruit et avec précaution derrière la garde, et bientôt il eut monté l'escalier et atteint le corridor, où la sentinelle se promenait, à la faible lueur d'une lampe fumeuse, avec autant de calme que si elle n'avait rien à redouter.

« Me voilà, dit-il.

— Bien.

(La suite au prochain numéro).